

François Xavier

Bastia pour dames

Confession d'un putain



LES
LIVRES
DE
LA RUE

A vous, dont j'ai tu le nom.

Entrée en matière

L'absence de téléphone portable ou de boîte aux lettres électronique dans ce récit le situe inmanquablement au siècle dernier... à une époque où les billets de 500 francs, à l'effigie de Pascal, étaient de couleur merde.

Cette précision nominative et chromatique permettra sans doute de mieux saisir le rapport particulier que j'entretenais alors avec l'argent en général et une de mes commanditaires en particulier.

Mon métier de putain m'a conduit à devenir un tortionnaire... à la solde de sa victime, certes, mais tortionnaire tout de même. Les faits dont il est question ici se sont déroulés au début des années 90 à Bastia, en Corse. J'avoue qu'écrire alors m'a permis de jouir de mes actes. Ce récit n'est guère qu'une remise en forme de textes rédigés à chaud.

Il convient de préciser que j'ai déjà commis l'erreur de donner cette confession à lire brutalement, sans avertissement. Cela m'a alors valu quelques retentissantes interruptions de relation.

J'avertis donc les lectrices : si plusieurs scènes pourront attiser en elles un imaginaire bon enfant, d'autres révolteront sans doute leurs âmes sensibles... A bonne entendeuse...

§§§§

Jeux, cons, fesses, queue...

Lors de séjours parisiens répétés, j'ai goûté de ces femmes à cent balles qui méprisent leurs clients dans des Sanisettes. Elles sucent avec capotes dans des lieux qui transpirent l'urine et la Javel ; se tournent pour cent francs de mieux, relevant des vêtements commodes qu'elles manipulent avec dextérité ; essorent une animalité dénuée de toute fonction ou finalité et récoltent des éjaculats fastidieux dans des réceptacles lubrifiés lors d'un acte réduit à sa plus simple expression : un grognement humide en guise d'échange.

C'est alors que le lieu, le plaisir et l'argent deviennent abstraits. Chacun célébrant une eucharistie coupée de toutes racines symboliques ou sensuelles.

Puis...

Ne reste au sang qu'à quitter le tissu spongieux, au sperme qu'à tourner vinaigre dans le latex, aux amants-minutes qu'à tirer la chasse du Sanisette.

Teigneux dans ma démarche j'ai rencontré des putains plus mondaines, riches de leur jeunesse et d'un physique généreux. Celles-ci reçoivent dans l'ouate et l'opulence, facturent un champagne obligatoire et simulent une jouissance excessive. De véritables comédiennes avec qui je n'arrivais pas à me satisfaire non plus. Elles se vendaient pourtant avec compétence et je reconnais volontiers que leurs corps me laissent dans la mémoire des traces d'un érotisme indélébile : textures de peau, renflements de chair tendue, cambrures et fêlures ; des instants riches d'une perfection sculpturale sans égale ; des dons aussi magnifiques que fugitifs qui se sont inscrits au plus profond de mon être ; des images dont la magnificence côtoie, dans le secret de ma galerie intérieure, celle d'autres œuvres d'art.

Pourtant l'esthétique seule ne pouvait me combler, je restais sur ma faim, la bourse plate dans tous les sens du terme. Vidé de ma substance comme de mon désir !

Avant que d'être professionnel moi-même, je fus donc micheton !

Ai-je cru pouvoir réaliser ainsi le Désir ? L'ai-je seulement cru ?

Le Désir est une histoire de duo, duellistes, duettistes, doubles antagonistes ou complémentaires. Toutes ces déclinaisons conjuguent un potentiel d'émulsions qu'ignore la solitude. Or, avec toutes ses tristes praticiennes, je déchantais rapidement. L'autre, à la rencontre de qui j'allais, louait un corps absent que je ne faisais qu'emprunter un laps de temps presque sans durée tant l'indifférence affichée ou maquillée me laissait seul exécuter une sexualité par contumace. Or - je l'ai bien compris depuis - mon propre plaisir se doit de prendre celui de mes partenaires pour tremplin. Sans l'orgasme féminin, sans une poésie marmonnée du bout de toutes leurs lèvres, ma propre exploration n'a plus de sens.

On comprendra aisément que je n'ai pas toujours utilisé mon sexe en professionnel. J'ai longtemps pratiqué en amateur et me suis vite aperçu combien il était perturbant pour mes partenaires de volupté de me présenter à elles comme un amant libre. Me *donner* à toutes laissait entrevoir à chacune la possibilité de m'accaparer pour elle seule. Ma liberté de mouvement, comme mes secrets d'alcôve, devenait alors l'objet d'une concupiscence sans retenue. Elles prétendaient vouloir mieux me connaître mais ce n'était que pour mieux tisser des liens affectifs puissants qui, espéraient certaines, me maintiendraient dans leurs étroits giron.

Etre totalement gratuit représentait donc une prouesse incessante, cela engendrait l'expectative car vouloir prendre du bon temps en en donnant tout simplement est rarement perçu comme un échange simple entre adultes consentants, heureux de l'aubaine et francs du collier ! Non ! Il faut s'expliquer,

définir la limite affective du rapport, désamorcer le grand projet. Il y a là une perte de temps et d'énergie phénoménale ! Sans promesse de lendemain, l'entendement de nombreuses courtisanes chavire. Face à elles qui, laborieuses fourmis, ne désirent rien d'autre que construire, bâtir, voire engendrer... de quel poids pèse ce désir de plaisir immédiat qui seul m'importe ?

Ô Dieu ! Ce qu'il ne me fallut pas inventer lorsque j'étais gratuit et honnête !

« Qu'est-ce que tu veux ? », me suis-je alors demandé en connaissant d'avance ma réponse. Je désirais m'adonner à ma passion, ma démarche existentielle ou mon vice (Rangez donc la recherche de l'extase sexuelle dans la rubrique de votre choix !) et y consacrer la totalité de mon temps !

J'ai songé proposer mes talents à une connaissance, un producteur de films X friand d'acteurs à la bandaison stable. L'expérience se solda par une cuisante désillusion. Je dus me rendre à cette évidence : je n'avais rien d'une bête de sexe ! Je ne pouvais en aucun cas bander ou éjaculer sur commande en chevauchant des femmes aux désirs et aux plaisirs surfaits voire feints ; entourées de surcroît d'une équipe de tournage plus soucieuse de technique cinématographique qu'amoureuse. Ma quête se devait de passer par une communion des organes et, certes, puisque je ne désirais consommer l'union des corps que dans la garantie de l'éphémère, l'ambiance des "X" eût dû me satisfaire. Or, l'absence de sens m'incommoda. Le sexe sans lendemain ne me suffisait pas, j'avais en outre besoin d'une totale présence - voire sincérité - de mes partenaires. Or, la pornographie n'est plus, depuis longtemps je suppose, au stade de l'artisanat : la taxation abusive de ce type de pratique oblige les investisseurs à des techniques d'abattage peu ragoûtantes ; l'omniprésence du fisc pousse les acteurs à des séances de baise pressée que les contorsions des cameramen perturbent. Les lumières sont crues, les décors fades, les corps rosés à force de frottement et de chaleur, boutonneux de hamburgers gras et de bières à bon marché. Il faut faire vite tout en mimant une volupté des plus surréalistes.

Toutes ces formes de simulacre me firent horreur. Ce séjour sur un plateau de tournage parisien me bouleversa au point de me provoquer un véritable *cogitus interruptus*.

Dépité, je rentrai dans mes pénates bastiais.

En résumé donc, j'en suis venu à louer mes services parce que la gratuité de ma démarche devenait invivable. Parler d'argent, au fond, rassure ! Accumuler sa menue monnaie est une pratique si communément admise qu'elle évite de longs discours tout en m'offrant une distance affective des plus appréciables. Cet argent qu'elles me tendent est plus que du simple papier monnaie ; il représente, à mes yeux, la plus évidente expression d'un franc « je te veux ! » ; le « *Te quiero !* » littéral ibérique. Chacun de ces subsides versés dans mon escarcelle efface le doute dans mon esprit, nous sommes bien là tous deux pour *la chose*. En me payant, les femmes se donnent à moi comme je l'ai toujours si ardemment souhaité... Comprenne qui peut !

§§§§

Comment en suis-je venu à devenir professionnel moi-même ? Quelles sont les circonstances qui me conduisirent à me vendre ? C'est pour répondre à cette interrogation que je viens de me risquer, pour la première fois de ma vie, à l'écriture de - comment dire - ce journal ? Ce récit ? Cette narration ? Cette réflexion ? Ce témoignage ?

Je me commets dans cette tentative pour me confronter à la justesse impérieuse des mots. C'est la difficulté réelle d'écrire qui me permet de trouver sur cette page blanche un reflet, une trace, un filigrane, de ce qui me pousse à plonger, corps et âme, dans la béance prometteuse de la Femme.

D'ailleurs, dire que je me vends ne serait pas juste, je me fais payer !

Ce distinguo n'est pas vraiment sans importance, il dénote une volonté de rigueur dans la recherche du terme adéquat mais n'implique nullement un besoin de minimiser ce que je suis. Je suis une pute et me reconnais volontiers comme

professionnel des parties culières... Je suis une pute et le regrette ! Je regrette le féminin du vocable qui n'a pas son pendant masculin. Même si le mot gigolo vient tout de suite à l'esprit ce n'est pas le terme adéquat non plus : le gigolo se repère à ses allures boudeuses, ses colifichets, ses pantalons à pinces, voitures de sport et rombières peinturlurées comme partenaires. Il doit la plupart de ses érections à une gestion rigoureuse de sa pharmacie. Mêlant volontiers extraits de plantes rares et molécules artificielles, il gonfle artificiellement un accessoire qu'aucun désir n'anime plus. Baiser ses clientes ne représente-t-il pas, à ses yeux, une corvée charnelle ? Ne les baise-t-il pas d'ailleurs au sens le plus péjoratif du terme, le figuré ? Il détrouse bien plus qu'il ne retrouse, il triche en stimulant un désir mécanique. Le gigolo est un cabotin, un illusionniste, un prestidigitateur en amour. Il dose la ferveur du serment comme la vigueur du coup de reins. Il se distille au compte-gouttes, au compte chèques, cadeau après cadeau, et les seuls billets doux qui l'émeuvent portent l'effigie chiffrée d'un illustre quelconque. Bref, le gigolo vend son âme et son temps... Lors que je m'efforce de les rentabiliser !

Reste bien sûr la locution anglaise : « Escort Boy ». Qu'en faire ? On s'imagine des corps jeunes, délicatement musclés, présentés dans des emballages électroniques savamment pixellisés. A l'époque où se situe mon récit, cette notion d'escorte glamour n'existait pas. Aujourd'hui, elle ne me concerne qu'en tant que nomenclature dans laquelle il faut bien que chacun range ses vis à vis.

Mais que je comprenne bien ma démarche : Se faire rémunérer est avant tout pratique : Le désir féminin me passionne ; et quelle plus évidente affirmation du désir que le paiement ? L'acte d'acheter n'exprime-t-il pas la plus flagrante volonté de posséder ?

Truisme cru !

Dès lors, chaque fois qu'une opiniâtre se fend de quelques billets pour m'avoir, j'en suis littéralement charmé. Au fond, mon rapport avec la gent

féminine est devenu commercial par recherche de sincérité tant il est vrai que rien, en matière de relation humaine, n'est réellement gratuit.

Avoir un rapport d'argent évite les malentendus, c'est en cela que je parle de sincérité. Rien de sournois, de trouble ou d'incertain dans ma relation à autrui, rien que l'appât du gain comme justification à un acte somme toute plus élaboré... Plus élaboré de mon fait, car je tente toujours d'extraire la Femme de la femelle ! Seul m'intéresse le paradigme de la féminité, le frottement des muqueuses, l'humidification *ad hoc* d'un vagin, la dilatation attentive d'un anus, l'érection impérieuse d'un clitoris, l'avidité d'une bouche, la frénésie ou la patience d'une main. Seule l'exacerbation de la démesure sexuelle de mes partenaires me motive. Une fois le marché conclu j'agis avec rigueur autant que vigueur car ma fierté s'éprouve dans la satisfaction des demandes formulées ou implicites...

Par certains aspects, mon activité ressemble à celle d'un professeur de musique, je me déplace à domicile, adapte ma prestation au niveau de ma commanditaire, me réjouis des progrès et encourage volontiers ces moments de grâce que sont les passages de cap : première sodomie ou premier coup de cravache... Soucieux de résultats probants, je me sens profondément impliqué dans la volonté de bien jouir de la Fente.

Si je ne cherche nullement à justifier mes actes, je cherche néanmoins à débusquer, dans la narration plus ou moins chronologique de mon parcours putassier, les marqueurs précis de mon histoire :

§§§§

Fin 1980, j'entretenais avec quatre maîtresses des relations agréables bien que gratuites ; je tentais de satisfaire mes amantes attentionnées avec parcimonie. Mes rapports avec ces femmes m'obligeaient à un calcul incessant : je me devais de maintenir des liens affectifs assez forts pour qu'elles ne se sentent pas considérées comme de simples objets de plaisir tout en entretenant une relation

suffisamment distante pour préserver ma liberté. Je jonglais en permanence en m'adaptant aux rythmes de mes partenaires, du train de sénateur alangui pour les romantiques rhumatisantes à la cavalcade brutale pour les rigolotes bourrées d'allant. Or, échapper à cette tendance naturelle à l'accaparement qu'elles ne pouvaient s'empêcher d'éprouver m'éreintait. Je dus louvoyer entre le coup de queue altier et le discours branché : J'avais élaboré une théorie qui leur faisait croire à toutes qu'elles étaient originales et révolutionnaires en vivant un rapport libéré avec un homme qui avait la délicatesse de respecter leurs propres indépendances. « *Tu vois, disais-je, ce qui est bien entre nous c'est que nous avons vraiment une relation d'égal à égal. Tu es libre et c'est ça qui me plaît chez toi ! Tu n'es pas comme ces femmes qui restent pendues au téléphone pendant des heures dès qu'elles éprouvent un petit manque affectif ; tu t'assumes, tu es responsable ! C'est quand même bon de voir que la libération de la Femme est une réussite finalement ! Quand je vois comment tu mènes ta vie : autonome financièrement, stable dans un célibat choisi, tête haute, épanouie sexuellement, je dois dire que tu m'en bouches un coin ! Bravo !* ». Ça limitait les dégâts, elles n'appelaient pas trop, m'appréciaient en silence.

Avoir plusieurs maîtresses me permettait de doser mes visites avec finesse ; je fixais la fréquence de mes passages dans leurs lits suivant un régulateur essentiel : dès que je sentais que l'une d'entre elles montrait trop d'attachement, je la mettais en quarantaine. Afin d'être à la hauteur de leurs appétits - le moindre relâchement de libido m'obligeant à une compensation intellectuelle fastidieuse à assumer - j'en vins à appliquer une vieille recette zen ou taoïste (qu'en sais-je ?), une pratique plus ou moins chinoise qui enjoint l'homme à retenir sa semence le plus longtemps possible s'il désire connaître la véritable extase. L'idée est intéressante mais sa réalisation est loin d'être évidente : pénétrer vigoureusement sa partenaire pour l'amener à l'orgasme en se retenant soi-même de partir à dame n'est pas facile au début !

Il me fallut beaucoup de courage et d'abnégation pour réussir à résister à l'appel de la jouissance ! C'est certainement la lutte la plus intéressante qu'il m'ait été donné de vivre car, pendant des années, j'avais fait mienne cette citation d'Hemingway, « je résiste à tout, sauf à la tentation ». Or, ce fut justement à la dictature de la tentation que j'avais décidé de résister ; le combat demeure aussi intéressant que difficile.

Il est bien connu que plus on copule, plus l'envie s'aiguise. Il ne m'était pas rare à l'époque d'aller m'immiscer entre les jambes de plusieurs de mes maîtresses dans une même nuit. La logique de ma démarche me conduisit donc à une forme de continence. (Devenir continent, pour un corse... Un comble !) Or, l'aspect le plus délicat, dans ma décision de me retenir d'éjaculer, fut de le faire admettre à mes compagnes... Naïvement, j'avais fait le calcul suivant : je m'étais dit qu'une femme ne pouvait qu'être ravie si son amant se retenait puisque ça prolongeait la pénétration et, partant, son propre plaisir... Erreur ! C'était sans compter avec l'atavisme, l'instinct de mère nature, le conditionnement de la Femme.

- J'aime te sentir quand tu viens !
- T'es marrante, disais-je, avec le préservatif de toute façon, tu ne sens pas mon sperme.
- Oui, mais je sens quand tu gonfles. Tes spasmes puis ton relâchement, c'est bon !
- Pourtant tu aimes quand ça dure !
- Parce que je sais que tu vas venir ! J'ai besoin que tu éjacules !

J'appris donc à simuler la jouissance. Ce fut d'autant plus difficile que je nageais en plein paradoxe : je me retrouvais à mentir alors que c'était la quête d'une forme de sincérité qui me motivait... et puis c'était souvent limite, un coup de rein de trop, un angle d'attaque mal négocié, un frottement inattendu de ma tige, et la catastrophe s'annonçait sous la forme d'une pression saccadée depuis

le périnée jusqu'au gland... Impossible à bloquer... J'essayai bien quelquefois de pincer ma colonne à la base, de presser le sperme dans son canal, mais c'était décevant, non seulement j'éjaculais tout de même, mais sans jouir. Je devenais alors nerveux, imbuvable, détestais l'autre et me montrais irascible.

- Tu vois que ça sert à rien de te retenir ! Oh, vous les hommes, toujours à tout compliquer !

J'en vins à douter. Mais, incorrigible profiteuse de l'existence, au lieu de m'expliquer ma démarche, il me fut plus commode de la rentabiliser.

Je suis donc devenu putain, aussi, par fainéantise intellectuelle.

Voici comment...

Le repas

Me voici rendu un jour de novembre, un soir pour être plus précis. Une de mes maîtresses d'alors, Laurence, femme pimpante de quatre ans mon aînée, blonde aux yeux clairs, à la poitrine oscillante dans ses tenues choisies, à la démarche pressée et aux retards légendaires, à la jouissance suppliante contrastant avec une gaieté qui confinait à la futilité parfois, Laurence, donc, m'avait invité à dîner. Je l'attendais chez moi en ressassant mon impérieux désir de quitter ce statut de free lance qui m'occupait sans cesse l'esprit de jongleries bancaires dont la principale finalité consistait à éviter de foutus agios. Jongleries fastidieuses dont la simple évocation me provoque, aujourd'hui encore, d'irrépressibles bâillements.

Je l'entendis monter les étages de ma garçonnière et débouler en trombe par l'escalier extérieur. Elle m'emporta dans un tourbillon pigmenté de petits rires vers sa voiture laissée en double file et continua à occuper mon espace sonore de ces sentences abruptes et joyeuses qu'elle posait sur tout et rien. « Je suis complètement tête en l'air, je suis bête comme tout, tu ne trouves pas ? Je me suis encore emmêlée les pinceaux avec mes rendez-vous, je suis attendue par des copines mais, écoute, je t'emmène, d'ac ? »

- Hmmm ! Dis-je.
- Elles sont sympas, tu verras, mais personne ne sait pour nous... Tu vois ce que je veux dire ? !
- Tu t'inquiètes ?
- Non, non ! Mais bon ! Si mon mari savait, hou là là ! Alors, t'es un copain et puis c'est tout ! Disons un bon copain de... je sais pas moi...
- De régiment ! ?
- Hi hi !

Le restaurant jouxtait le vieux port de Bastia. Quelques marches de pierres, une salle en contrebas. Là, au fond de la pièce voûtée, deux femmes attablées

tournaient leur regard vers l'entrée ; elles avaient ce sourire niais qui trahit à peine l'envie de faire bouffer la carte au dernier convive qu'un retard rituel n'accable même plus.

- Salut les filles, je vous présente un copain, ne s'excusa pas Laurence, il s'appelle François. Puis, volte face, François, je te présente Sibylle et Pascale, voilà, embrassez-vous, enfin, je sais pas moi, faites !
- Bonsoir, fis-je.

Il y eut des hésitations entre bises et serremments de mains, des coups d'œil, évaluation respective de la disponibilité de chacun, un de ces moments dont je suis toujours friand : l'instant où chacun trahit cette façon si personnelle de se concevoir en société, ouvert et avenant ou sinistre et distant, désireux de rencontre ou irrémédiablement seul dans la jalousie d'une intimité pourtant fragile. Il y eut, de la part de Sibylle, une candide œillade destinée, anodine, à mon renflement... Oh, rien de trop insistant, rien d'ostensible, juste un renseignement pris d'une façon si inconsciente que la plus totale innocence ne pouvait qu'arrondir ses lèvres lorsque ses yeux remontèrent vers les miens. Elle me sourit. Pascale ne s'intéressa qu'à l'expression de mon regard lorsque je croisai le sien. « Les retards de Laurence sont devenus une institution ! dit-elle, mais, si vous en êtes la cause... » Je répondis quelque chose comme « Toute la force de son art consiste à savoir se faire pardonner ! ». Puis nous nous assîmes aux deux places restantes à cette table de quatre que, curieusement, les deux patientes avaient occupées d'un même côté. Nous leur faisons donc face et Laurence entama une diversion faite d'un babillage légèrement saoulant alors que sa cuisse se collait discrètement à la mienne.

La place que j'occupais me convenait parfaitement : Je tenais l'angle de la salle le plus éloigné de l'entrée, surveillais les arrivants éventuels, les autres clients, la patronne perchée derrière son comptoir ainsi que le va et vient du serveur. Comme la discussion entre les trois amies allait bon train, je fis en sorte

de rendre ma présence la plus impalpable possible. Péroter en présence de femmes complices est une erreur de comportement fondamentale, surtout lorsque les femmes en question sont méditerranéennes ; elles laissent à l'homme l'apparence de la domination mais ce n'est que pour mieux le cueillir à froid dès qu'elles le sentent mûr. Quelques réflexions bien de chez nous aiguissent alors un couperet verbal qu'elles se renvoient de l'une à l'autre et qui vous déplume le coquelet comme deux et deux font quatre. Me faire oublier en l'occurrence consista à sourire avec douceur, m'intéresser aux propos, approuver du coin de l'œil, rire fraîchement et lâcher quelques mots engageant la narratrice à poursuivre ; voilà tout.

Le vin de Balagne était bon, les plats choisis se succédèrent dans une tranquille bonhomie que le bruit des couverts, la cacophonie des tables voisines, les attentions du serveur et les rires excessifs de Laurence ne troublèrent en rien. Chacune, à tour de rôle, en vint à s'exprimer en ne me prenant plus à témoin. Mon mutisme approbateur me permit d'occuper l'espace avec la même consistance que ce vaisselier ou cette croûte marine suspendue au-dessus de nos têtes. J'eus l'impression d'assister à un moment rare : je piratais l'intimité des femmes, leurs confidences chuchotées, leurs inavouables franchises.

Je jubilais.

Ce fut d'une façon très évidente, très naturelle, que le sujet glissa de l'exposé sentimental constatant la sempiternelle incompatibilité d'humeur entre hommes et femmes vers ce propos si délicat concernant l'unique point d'intersection de ces deux mondes : la baise. J'eus une véritable érection de mes lobes auditifs, une tension de mon écoute que je tins à dissimuler pour ne pas troubler mes trois pimprenelles qui me chantaient là une si belle mélodie. Elles exposaient, ces trois vilaines, des façons si subtiles qu'elles confinaient à la plus condamnable sournoiserie : comment elles s'y prenaient pour aiguïser des impatiences spécifiques ; comment elles faisaient se pâmer un homme dont la brutalité

soupçonnée les excitait ; comment elles jouissaient de se poser en victime ou en objet d'un jeu érotique dont elles tiraient toutes les ficelles ; comment, femmes mûres, elles avaient troqué avantageusement une jeunesse délurée contre une sensualité plus acerbe. Devant moi - intérieurement ébahi, fébrile comme un espion ayant infiltré l'état major adverse, conscient de la préciosité de l'instant - elles proposaient à tour de rôle des recettes manipulatrices d'une rare efficacité, des armes si raffinées dans leurs perversions que j'en eus le tournis. Comme elles étaient subtiles ! Jamais les hommes ne s'échangent de tels propos, ils ne s'entretiennent que de la conquête du vaste monde extérieur, ils plastronnent en ne laissant sourdre de leur intimité que ce seul véritable atout que leur jalouent depuis des lustres leurs moitiés, la consistance palpable du désir !

Vint le dessert et l'interrogation du serveur concernant mon choix. Etait-ce l'attention subite du garçon à mon endroit ? Le son de ma voix lorsque je m'exécutais ? Toujours est-il que l'intérêt de ces dames se porta soudain vers ma personne et, dans l'attente du dernier mets, Sibylle me demanda ce que je pensais de tout cela.

- Très intéressant ! Dis-je.
- Un peu court, jeune homme ! Intervint Pascale. Voilà une bonne heure que vous n'avez pas laissé filer un seul mot, que vous gobez tout sans rien dire alors que vos sens sont aux aguets ! Vous avez bien une petite idée sur la question, non ?
- Le sujet ne me laisse pas froid ! Etre en présence de trois femmes qui débattent ouvertement de leurs rapports avec les hommes est un sujet prenant ! Avouai-je. Je ne peux m'empêcher de comparer l'ambiance de ce soir avec celle que j'aurais vécue si, à l'inverse, nous avions été trois hommes en présence d'une femme.
- Et alors ? Continua Pascale.

- Les hommes ne parlent jamais de leurs rapports intimes. Nous parlons de cul, souvent de façon goguenarde, rien qui nous engage vraiment... mais ça, vous le savez ! Les hommes n'échangent pas de conseils ou de recettes comme vous le faites... surtout en présence d'une femme. Dans une situation inverse à ce soir, chacun aurait cherché à se faire valoir auprès de la dame.
- Qui te dit que nous ne cherchons pas toutes à te séduire ce soir ? Intervint Laurence. Qui te dit que nos intentions sont si différentes de celles des hommes, François ?
- Rien d'ostensible dans votre démarche en tout cas !
- C'est que vous ne parlez pas le féminin, très cher ! Persifla Pascale.
- Mais dis-moi, m'interpella Sibylle, (je te dis tu, d'accord ?) en termes clairs, tu la vis comment cette soirée ?
- J'y prends beaucoup de plaisir ! Répondis-je. Les rapports de pouvoir ou de séduction (ce qui revient, au même) me fatiguant toujours, j'aime être sur un pied d'égalité avec mes interlocuteurs... ou trices ! Ce soir, vous me comblez !

Sur cette belle affirmation, les desserts atterrirent au mitan de la table. Il y eut des « hummm ! », des « au diable mon régime, hi hi ! », des « du chocolat, oh là là, du chocolat ! ». Sentant que le moment de charme allait se dissiper dans le sucre, je décidai de porter le sujet sur un terrain plus direct.

- Puis-je vous poser, à toutes, une question ?
- Pas de problème ! Hein les filles ? S'aventura Sibylle.
- Je me méfie des questions du père François, prévint Laurence.
- Ah ! se contenta Pascale.

Je pris cela pour un accord et attaquai,

- Que portez-vous comme dessous ce soir ?

Sibylle releva sa tête de sa glace et dit tout de go, « culotte en coton, peut-être un peu négligée, c'est possible parce qu'en ce moment, hein, c'est pas la bonne période, ha ha ! »

- Tu as toujours été d'un érotisme féroce, ma chérie, lança Laurence.
- Pourquoi ? Répondit-elle. Tu t'es mis quoi toi, un truc olé olé pour tenter de faire frémir ton fétichiste de mari ?
- Du calme les enfants, trancha Pascale, monsieur cherche à s'informer. Il demande directement ce que tous ses congénères tentent d'apprendre par les procédés les plus tordus !
- C'est vrai qu'ils sont pas finauds les mecs ! Toujours à mater... tu mates toi, François ? Demanda Sibylle.
- Certainement ! Dis-je.
- Et ça apporte quoi ?
- Voyons, c'est l'évidence ! S'interposa Pascale. Le dessous féminin informe plus que tout autre chose sur la nature d'une éventuelle conquête ! Si je vous disais, cher François, que mes dessous sont gris perles, qu'une bande de tissu très symbolique retient deux larges volants d'une dentelle de soie ajourée dont le but avoué est de laisser entrevoir plus que de cacher une vulve que j'épile régulièrement depuis deux ans... Que diriez-vous ?
- ...Que votre psychanalyse ne s'est pas si mal terminée !
- ... Mouche ! Reconnut-elle.
- A toi de jouer, Laurence ! Proposa Sibylle.
- Oh ! J'ai un classique porte-jarretelles noir qui soutient mes bas, rien d'extraordinaire.
- Une culotte ? demandais-je.
- Oui, une culotte.
- Sur ou sous les jarretelles ?
- Sur, évidemment, sinon comment faire pour aller pisser, mon coco ?

- Plus pratique à retirer, c'est l'essentiel !
- Et toi, demanda Sibylle rigolarde, c'est quoi tes dessous ?
- Je n'en ai pas... Le jean direct !

L'information les rendit perplexes.

Un ange passa, laissant les trois amies rêveuses.

- Il y a une raison au fait que tu ne mettes pas de slip ? Demanda enfin Sibylle.
- Oui, la disponibilité ! Répondis-je.
- C'est à dire ?
- Lorsque je sors avec une amie j'apprécie qu'elle ait des dessous pratiques. Je veux dire qui parent les sexes sans les contraindre. Je souhaite que les clitoris soit à portée immédiate de doigts ou de langue, que les vulves humides soient immédiatement disponibles pour mon gland.
- J'apprécie le pluriel ! Dit Sibylle.
- C'est clair, interrompit Pascale chipotant une crème au chocolat, le porte-jarretelles est certainement la pièce de tissu la plus à même d'habiller un corps offert... Une femme qui se pare ainsi pour son amant (dans la mesure où elle prend soin de n'encombrer la relation d'aucune culotte !) se promet à lui en permanence. L'amant sait la pénétration continuellement possible et c'est cette disponibilité-là qui le ravit au-delà de toute esthétique ou symbolique. L'homme est un être simple.
- Exact, dis-je ! Quoique j'aurais tendance à supposer les urgences féminines comparables à celles, plus légendaires, des hommes ; mon humble expérience en la matière tendant à confirmer cette hypothèse, je la tiens pour vraie. Par un effet miroir j'en suis naturellement venu à ne plus m'encombrer de tissu superflu. Je m'offre à mon tour par cette même absence pratique de linge.
- Vous agissez par galanterie en quelque sorte !

- Je suis heureux que vous qualifiiez ma démarche de galante, vous la reconnaissez donc comme telle ! Cela signifie que vous avez conscience de vos besoins impérieux et appréciez qu'aucun contretemps ne perturbe vos éventuelles explorations...
- C'est donc cela, intervint Sibylle, être chacun objet du désir de l'autre ! S'offrir...
- Le plus fort, dit Laurence, est d'être objet de son propre désir. Entrer dans le jeu érotique en étant disponible à tout et à tout moment... Bon Dieu ! Dit-elle en regardant de droite et de gauche. Ces belles théories me font mouiller... J'enlève ma culotte...

Elle se trémoussa sur sa chaise et réussit à dégager subrepticement son slip qu'elle fit disparaître dans son sac à main. La manœuvre l'avait faite rougir de plaisir et de honte mêlés ; ses deux copines ayant accompagné l'opération d'encouragements chuchotés, la dernière table encore occupée se focalisa sur les contorsions bizarres de mon amie.

- T'es folle, Laurence ! Rit Sibylle.

Pascale et moi-même étions visiblement amusés ; celle-ci me regarda en souriant largement puis, tout à trac, me demanda.

- Mais dites-moi François, que faites-vous dans la vie ?

Et moi, sans penser un instant aux conséquences ; un peu parce que j'en avais assez de me définir par un travail où je commençais à m'ennuyer ; certainement parce que j'avais envie que cette conversation se prolongeât ; par bravade aussi ; pour raconter n'importe quoi... bref, je répondis :

- Prostitué !

Je lâchai le mot avec désinvolture mais en compris tout de suite la portée. Les rires s'interrompirent, les sourires blémirent et l'incrédulité la plus attentive se lut sur les visages. Même Laurence me regarda sans comprendre que je plaisantais. Du coup, je ne plaisantais plus non plus. Le mot avait été lâché et,

intuitivement, je compris que ce que je venais d'annoncer correspondait à quelque chose de profond en moi. Je me sentis bien, comme soulagé. Je dus exprimer une si parfaite sérénité qu'aucune des trois convives ne songea à une boutade.

Sibylle rompit le silence qui venait de s'installer, elle dit simplement :

- Prostitué ?
- Hmmm ! Fis-je.
- Mais, pour hommes ou ... pour vieilles dames ... ?
- Non ! Pour femmes, exclusivement.
- Ça, c'est pas banal. Où exerces-tu, demanda Sibylle, sur le Continent ?
- Non, à Bastia, principalement.
- Ça alors, poursuivit-elle, c'est bien la première fois que j'entends parler de quelque chose comme ça, ici.
- ... C'est donc que la totale discrétion dont j'assure mes clientes n'est pas feinte !
- Lorsque vous dites, « pour femmes, exclusivement ! », s'intéressa Pascale qui sembla ne pas douter un instant de la véracité de mon propos, vous voulez dire que des femmes ici, à Bastia, payent pour coucher avec vous... c'est bien cela ?
- *Se faire payer pour coucher* est, en effet, la définition de la prostitution !
- Et depuis quand faites-vous ce métier ?
- Plusieurs années ! Mentis-je.
- Tu ne m'en avais jamais parlé, ne put s'empêcher d'ajouter Laurence, comment cela se fait-il ? Je te croyais reporter free lance ?
- Je n'en parle jamais à mes proches. Je garde mon statut comme couverture sociale. Je ne tiens pas à ce que ça se sache dans mon entourage mais il y a beau temps que ce ne sont plus les piges que j'écris qui me font vivre, ne mentis-je pas tout à fait dans cette dernière phrase.

- Alors pourquoi nous le révéler ce soir ? Demanda Pascale.
- ... Parce qu'il faut bien que je recrute, inventai-je encore, vous avez toutes les trois le profil type de ma clientèle.
- Hein ? !! s'offusqua Sibylle. Payer pour coucher, nous ! Tu veux rire François !
- L'histoire mérite d'être développée, proposa Pascale. Vous êtes en train de nous dire que nous sommes des clientes potentielles, c'est bien cela ?
- C'est exact.
- Comme vient de l'exprimer Sibylle, et comme nous en avons largement débattu en début de soirée, nous avons plutôt l'embarras du choix... Alors, pourquoi représenterions-nous pour vous des clientes types ?
- Eh bien, dans votre affirmation, vous ne reprenez que le mot *choix* alors que l'*embarras* n'est pas la moindre des deux constituantes, n'est-ce pas ! Choisir devient un privilège pesant lorsque les relations proposées se valent. Trancher devient rapidement fastidieux... Vous êtes toutes financièrement indépendantes et cela fait des années que vous et vos pareilles vous battez sur tous les plans pour être sur un pied d'égalité avec les hommes... Pourtant, sexuellement, quelle alternative avez-vous ? La maman ou la putain ! Toujours la même dualité. Vous n'avez pas encore la possibilité d'accéder au désir cru auquel les hommes ont toujours eut droit : l'exutoire sans lendemain, la démarche circonscrite à un lieu et à un temps donné, la tranquillité d'esprit que donne le paiement d'une prestation... Payer, cela clos une relation comme se ferme une porte tandis que s'offrir gratuitement à un homme laisse des devenirs possibles planer au-dessus de vos têtes. Autant de fantômes qui resurgissent. Ces fantômes reviennent très chers au final et vous le savez. Lorsque l'on aime, dit l'adage, on ne compte pas ! Cette pudeur sur le coût réel d'une relation dite amoureuse cache un désarroi plus profond, celui de

l'incommensurable coût affectif. En me faisant payer, j'offre aux femmes la légèreté du moment et l'inconséquence des actes. Je propose bien plus que mon sexe et votre plaisir, j'offre l'inconséquence.

- Intéressante profession de foi ! Concéda Pascale.

« Et combien tu prends, chéri ? » Demanda Laurence en souriant à demi. Me regardant avec un étonnement que sa réflexion ironique ne pouvait dissimuler.

- Ouais, renchérit Sibylle. Combien ça coûte cette histoire parce que moi, en ce moment, l'autonomie financière, c'est pas ça !

- Vous comprendrez aisément que ma démarche de putain est bien différente de celle de mes homologues féminins. Il faut qu'il y ait désir partagé...

- Exact, dit Pascale, il faut que l'histoire fonctionne, et quand je dis *histoire...*

- Tu veux dire *bistouquette*, résuma Sibylle.

Elles rirent.

- Je ne fais jamais payer la première fois... m'aventurai-je. Quant aux paiements ultérieurs, ils correspondent à un accord entre les parties...

- Entre les parties ! Ouaaaah ! Je rêve ! Le marketing de la zigounette ! J'aurais tout entendu dans cette chienne de vie ! Rigola de plus belle Sibylle.

Je les regardai toutes trois, laissai leur amusement s'exprimer et ajoutai :

- Je parle d'une sexualité dégagee de sentiment... Ça fait toujours rire au premier abord... Mais tu y repenseras, Sibylle, et tu verras que...

- Arrête, arrête ton discours promotionnel ! Un seul argument m'intéresse : la première fois est gratos, hein ?

- ...Oui ! Confirmai-je.

- Alors je prends, tiens ! Ce soir, tu es libre ? J'ai toujours eu une de ces angoisses à baiser les mecs en période de règles que là, hum, si tu te

proposes à l'œil, je vais me faire faire une de ces minettes que tu vas ressortir avec le nez tout rouge, mon coco ! Ah ah ! Me provoqua-t-elle.

- Chicche ! Relevai-je.
- Chicche ! Rit-elle en me tendant sa main pour que nous topions.

Nos deux mains se rejoignirent au-dessus de la table avec un si bel élan que le claquement résonna puissamment dans la petite pièce.

L'accord était scellé. Mon avenir également...

- J'aimerais bien voir ça, si vous n'y voyez pas d'inconvénient ni l'un ni l'autre ! Intervint Pascale. Au fond, c'est une transaction professionnelle. Au cas où vos services m'intéresseraient, François, il est normal que je me renseigne...
- Si Sibylle est d'accord, pas de problème.
- Oh, moi, plus on est de fous... hein ! Et toi Laurence ?
- Il n'est pas question que vous me laissiez sur la touche. J'en suis !
- Bien ! Conclus-je. Sibylle, tous chez toi, donc ?
- Ouais, d'accord, on va tous se finir à la maison, j'ai du digestif, de la Tequila, enfin, tout ce qu'il faut.

Laurence tint à régler l'addition et nous nous levâmes tous les quatre.

§§§§

La nuit était fraîche, un petit vent s'engouffrait dans les ruelles de la vieille ville, imprégnant les pierres usées des immeubles de l'air iodé du large. Nous nous dirigeâmes vers la place du marché où trônait depuis peu une sculpture de marbre gris représentant une femme assise en tailleur et à la chevelure nouée dans le dos. De l'eau coulait en continu par sa bouche vers ses mains placées en coupole. Femme/source glougloutant un filet transparent dans la nuit glacée.

Nous traversâmes la place en tenant tous un pan de vêtement plaqué contre une parcelle de peau sensible - qui un col, qui une jupe, qui un châle - et passâmes près des rondeurs minérales sans un mot.

Il y eut la montée d'un vieil escalier aux marches creusées et sur lesquelles les pieds se tordent. Sibylle ouvrit la voie de cette cordée nocturne de quadragénaires en spéléologie ascensionnelle. De petits rires fusaient comme autant d'amorces d'un détachement feint. Chacun, se voulant à la hauteur de ce qui avait été dit, laissait à l'autre le soin de se dégonfler. Mais nous arrivâmes enfin, en file indienne, nous frôlant pudiquement dans le noir, à la porte de l'appartement du troisième. Il y eut encore des rires, des réflexions, des bruits de clé et des grognements de serrure avant qu'un jet de lumière brutale nous enjoignant à nous désenclaver tout à fait les uns des autres. Nous pénétrâmes chez Sibylle qui eut les gestes précis d'une maîtresse de maison. Les vestes tombèrent et les verres se remplirent.

Personne n'osait véritablement soutenir le regard de l'autre. Il ne me resta plus qu'à assumer mes propos...

Mon cœur battait à tout rompre et l'excitation que cette épreuve engendrait me ravissait tout autant qu'elle m'inquiétait. Comment allais-je m'y prendre ?

- Sibylle ? Entamai-je.
- Hmm ! Grommela-t-elle en jouant avec un verre où un alcool fort agressait deux glaçons.
- Il fait doux dans ton appartement... Te sens-tu plus à ton aise ici ou préfères-tu une autre pièce ?

Elle croisa mon regard et sourit doucement.

- C'est vrai que tu es un professionnel ? Demanda-t-elle.
- Oui, mentis-je.
- Bon, dit-elle, je vais pas me débiter... Hein, les filles ?
- Tu es inquiète ? Demanda Pascale. Si tu préfères qu'on te laisse ...
- Non, non ! Je suis inquiète, c'est vrai... Oui, mais bon... Merde !

Mon baptême

Elle posa son verre, se leva et se dirigea vers moi. Je pris conscience de sa petite taille, à peine plus d'un mètre cinquante. Une femme nerveuse, habitée d'une volonté farouche de se surpasser. Je me contentai de rester calme.

Elle se campa devant moi, à quelques centimètres et eut ce geste aussi courageux que délicat : elle planta son regard dans le mien et fit doucement remonter sa main entre mes cuisses. Elle emprisonna mes boules dans sa paume, les pressa légèrement et dit, « Les règles ça me stimule, c'est incroyable ! J'en deviens dingue parfois. » Elle parlait d'une façon presque solennelle. Constatant pour elle-même combien le désir lui était périodiquement incontrôlable.

Je poussai mes reins pour m'offrir plus évidemment à cette prise de contact. Son autre main vint bientôt défaire ma ceinture, puis les cinq boutons de mon jean. Mon sexe durcissait déjà le long de ma cuisse où le tissu l'empêchait de remonter, elle alla le quérir avec délicatesse. Je continuai à la regarder intensément, attentif à ses yeux dont la brillance me séduisait. J'entendis la respiration de Laurence se suspendre et perçus l'intérêt de Pascale lorsqu'elle se cala dans son fauteuil tel un spectateur au lever de rideau.

Sibylle avait pris soin d'extraire mes couilles du tissu, les laissant décorer le "V" de la braguette. Comme sa tenue vestimentaire représentait un obstacle à mon sexe tendu, je défis les boutons de son chemisier et soulevai son linge de corps pour plaquer ma chair chaude sur son ventre. Elle posa ses mains sur mes épaules, accueillant la caresse appuyée que ma tige rythmait déjà sur sa peau.

Alors que je m'occupais à découvrir son torse, je remarquai que Laurence avait décroisé ses jambes et m'offrait un angle de vue privilégié sur son entre-cuisse que soulignaient, pudibonds, ses porte-jarretelles noirs. Elle capta mon regard et je lui suis encore reconnaissant aujourd'hui d'avoir plongé son doigt dans sa fente humide ; cette masturbation fut le plus bel encouragement que j'eus pu souhaiter. Tandis que Laurence trônait dans le faisceau d'une lampe

halogène, Pascale se campa un peu plus dans une ombre que le rougeoiement de sa cigarette perçait par intermittence. Sa pose exprimait une calme attention.

Le salon regorgeait d'objets hétéroclites et je choisis un canapé vieillot - une relique issue sans doute de l'héritage d'une vieille tante - pour installer ma première cliente. Je défis rapidement ses escarpins et son jean. Sa culotte de coton, d'un modèle oublié, me rappela mes premières conquêtes du lycée : les tâches brunes à l'entrecuisses m'attendrissent, elles allaient de paire avec les tressaillements nerveux que le désir autant que la crainte imprimaient le long de ses jambes. Je la calmai en posant mes mains bien à plat sur son ventre. Une apposition enveloppante autour du nombril. Elle avait toujours son chemisier et son linge de peau à peine retroussé. Elle n'était pas encore totalement défaite du bas alors que, d'un geste presté, je me retrouvais torse nu. J'attendis que sa respiration soit plus lente et plus régulière avant de faire glisser mes doigts vers son mont de Vénus. Ses poils drus, peu abondants, laissaient deviner les courbes attirantes d'une vulve désirante. Je lui soulevai rapidement les reins ainsi que les jambes et, en un tournemain, lui ôtai sa petite culotte. Mon doigt revint glisser vers ses fesses en remontant la raie jusqu'à sa fente. En la caressant, je sentis la petite ficelle qui dépare si vilainement la nature féminine. Je pris soin d'ouvrir le sexe de Sibylle en jouant avec les parois intérieures de ses grandes lèvres autant qu'avec un clitoris avide bien qu'encore discret dans son capuchon.

Aucune des trois femmes n'ignorait la moindre étape de ma progression.

Lorsque je pus extraire le tampon sans à-coup, je le fis vite et m'en débarrassai sur un quotidien inopinément tombé au pied de la table basse. Elle eut un petit cri, une gêne subite d'être ainsi détroussée d'une intimité si peu évidente à exposer ; mais elle avait un désir fort d'avoir été mille fois évoqué, mille fois plaisanté, mille fois refoulé comme un simple phantasme impossible à réaliser. Elle s'ouvrit donc, d'un coup, cessa d'être passive et prit ma tête entre ses mains. Elle me plaqua contre sa nature humide de sang et d'envie. Le

gémissement qu'elle poussa lorsque ma langue calma sa chair tendue fut une douce invite qui m'encouragea. Le goût de son sang poivrait la pointe de ma langue, son odeur m'évoqua le fumet du gibier de montagne lorsque mes canines excitées par cette faim primordiale qu'aiguise la traque en happaient la fibre cuite à même la braise. Je lui bouffais le cul, le léchais avec d'autant plus de bonheur que, soudain, son anus se dilata tant d'aise qu'elle lâcha un pet mutin. Dans ce festival d'odeurs excitantes d'ovule en putréfaction et de merde en formation, il me fut urgent de parcourir rapidement ses deux orifices, je voyageai de son fondement intrigué à sa gouleyante chatte... Ma langue s'excita dans ses abords trempés. Le suc suintant devint un cocktail où se mêlaient la cyprine et les menstrues.

Ma pointe linguale tendue comme un phallus buccal parcourut les deux trous avec insistance... La douce Sibylle frétillait.

J'étais adulte con sentant.

Je me souviens avoir éprouvé une joie profonde lorsque, quittant Sibylle qui se lâchait dans une lente plainte, je relevai la tête et aperçus son visage souriant. Un sourire apaisé qui se transforma en un regard interrogatif puis, subtilement, en un rire frais, un rire clair. Me tournant vers une psyché, je vis mon nez rouge, mon visage tout entier baigné d'un sang que les spasmes de ma goulue avaient largement répandu d'une pommette à l'autre.

J'avais une tête de clown !

J'étais risible ! Je m'esclaffai donc, suivi du chœur de nos deux suivantes.

§§§§

Telles furent les circonstances de mon baptême de putain.

Ce fut mon baptême de sang. Un baptême reçu dans l'allégresse.

Est-ce vraiment par inadvertance ou par bravade que je devins ainsi un homme de joie ? Je ne le crois pas ! Je le suis devenu parce que cet état était sinon écrit dans l'irréversible, mais du moins inscrit dans mes potentialités. Je

connus là un moment de totale félicité ; un de ces instants stupidement parfaits comme la vie en réserve peu. Dans une totale allégresse, je me suis senti à ma place.

Le sang s'était répandu largement sur le sofa, une large mare encore fraîche faisait scintiller le tissu. Laurence demanda de sa voix posée,

- A voir ton air ravi, François, j'ai l'impression d'avoir assisté à ta propre défloration !
- Ainsi les hommes saignent aussi ! Renchérit Pascale.

Sibylle se contenta de me sourire. Je l'embrassai sur le front, lui laissant la marque de mon étrange rouge à lèvres ; la remerciant intérieurement de m'avoir si agréablement aidé à devenir ce que je suis totalement depuis, un péripatéticien.

Je pris le calme un instant, assis dans ce salon qui avait dû abriter en d'autres circonstances des ambiances plus protocolaires. A l'aide d'une serviette en papier, Sibylle entreprit de me nettoyer le visage. J'étais presque nu, mon gland durci pointait toujours hors de mon jean tandis que mes jambes se détendaient contre le carrelage.

Un ange passa, intéressé par la scène.

Laurence, observatrice si souvent attentive de la tension de mon sexe, s'en approcha et ne put se retenir de venir le respirer, le sucer, l'embrasser de sa bouche arrondie. Elle m'ôta mon pantalon avec ces saccades d'impatience si prometteuses. Connaissant son désir, je profitai de la manœuvre pour attraper ma veste dans laquelle je disposais toujours d'une réserve de préservatifs. J'en sorti un, le dégageai de son aluminium alors que Laurence me regardait faire en continuant sa pipe, m'approuvant d'une langue agile. Je la laissai s'exprimer et attendis que son rythme s'apaise pour pincer l'extrémité de la capote avant de l'enfiler sur mon gland. Je déroulai posément le latex, l'invitant du regard à venir se caler sur l'objet de notre emballement. Elle vint me rejoindre sur le canapé pour me prendre à califourchon et, ses jambes toujours coquettement gainées de

ses affriolantes parures, se cala. La vague de plaisir que je ressentis alors le long de ma queue me fit ouvrir la bouche et bloquer ma respiration. Pénétrer est ma passion, ma joie profonde, mon bonheur d'exister. Pénétrer le vagin d'une femme qui se plaît à me recevoir ne me lasse pas. N'ayant encore pressenti aucune limite à ce vaste monde ondulatoire de l'intimité des muqueuses, j'y évolue toujours libre !

Pascale nous rejoignit. Avec Sibylle, elles trouvèrent sur mon corps un renflement agréable à leurs frottements.

Ce soir-là, la Femme eut donc, pour moi, la forme complexe d'un triptyque fait de trois unités de caractères, de regards, de vulves ; trois paires de jambes, de mains, de seins et d'yeux. Ce fut une séance d'une rare qualité humaine :

Sibylle me lécha le visage encore rosi de ses menstrues ; Pascale vint explorer les évolutions de notre pénétration d'une main fouineuse, curieuse, attentive et conciliante ; elle s'ingéniait à rehausser le plaisir simple de nos va-et-vient par une palpation discrète de mes couilles durcies, par un doigté successif de mon anus comme de celui de ma cavalière... doigté qu'elle se résolut enfin à rendre concomitant. Les figures que nous composions, les souffles et les râles que nous émettions, les attentions délicates que nous nous portâmes construisirent un instant d'une subtile exception. Mes doigts semblaient guidés par des exigences muettes qu'il me fallait satisfaire de manière impérieuse. Je servais un vagin avide d'un doigt dru, je calmait l'affolement d'une main par un attouchement rassurant, je léchais une lèvre tendue, mordillais une pointe de sein qu'une autre main proposait à ma bouche...

Laurence, encore désirante quoique soucieuse de se montrer d'un tempérament sociable, me laissa me dégager de son vagin pour me tourner vers la mouille de Sibylle et l'habiter. Dans un mouvement d'une parfaite harmonie, Pascale se glissa derrière moi et vint se plaquer contre mon dos. Elle me ceintura avec sa longue écharpe, colla son ventre nu sur mes reins et dirigea la

pénétration : elle donnait des coups de reins que je m'ingéniais à appuyer discrètement en lui abandonnant la direction rythmique. Devenu homme-sandwich, je me laissais consommé.

Lorsque Pascale ressentit l'orgasme de Sibylle, elle sut l'accompagner d'une pénétration plus saccadée, plus profonde puis plus langoureuse. J'étais attentif à cette leçon de chose. La Femme fit crier la Femme par mon entremise ! Mon "Y" sollicité de tant d'"X" jouissait du plus profond de mon originalité chromosomique. Sibylle, d'une main gracile, accompagna ma queue lors de la délicate opération du retrait, m'exprimant, avec ô combien de brio, l'extraordinaire regret de cette désincarnation. Puis Pascale et Laurence décidèrent de jouer de la dureté de mon sexe, elles m'installèrent à l'autre extrémité du canapé et m'ôtèrent mon Cellophane. Le bruit que fit l'objet claqua comme un bouchon de champagne ; ce fut ma fête... ou plutôt la fête de cette bite offerte que les deux copines dressèrent d'attentions multiples : il y eut la langue rose et tendue de Laurence qui vint fouiller la base de mes testicules, une petite pointe humide qui parcourait mon périnée puis montait parfois éprouver la consistance de mes deux couilles bien à l'abri d'une bourse plus souple ; quant à Pascale, elle joua d'une langue plus large, plus humide et élastique, une muqueuse tout à fait adaptée aux épousailles de mon gland ; elle me l'entourait, me le soulignait, me le branlait de ses lèvres qui savaient effleurer à peine cet extrême renflement de peau tendue avant l'urètre : deux renflements d'une sensibilité précieuse, mon pécher mignon, mon méat culpa.

Dans cette accalmie relative, les deux amies s'échangèrent des trucs de femmes sur la meilleure façon de sucer. « J'aime faire sortir le gland, dit Laurence, regarde, je tire la peau et ça le gonfle ! ».

« Moi, j'aime sucer comme ça ! ». Lui montra Pascale en positionnant sa bouche bien à la verticale de ma bite. Elle eut une formule de politesse à l'attention de Laurence qu'elle déposséda de ma chair, la prenant à deux mains,

une pour maintenir la direction de l'érection en emprisonnant la base de la tige, l'autre pour en parcourir toute la courbure. En même temps qu'elle engouffrait ma longueur dans sa bouche, elle donnait un léger quart de tour à sa main. Elle réitéra la manœuvre un nombre de fois suffisant pour se sentir comprise dans sa démonstration.

- Pas mal, reconnut Laurence, laisse-moi essayer !

Le changement fut immédiatement perceptible : Laurence était novice dans cette variante de la pipe, mon plaisir fut nettement moindre ; il y eut plusieurs contretemps entre l'enfournement et la légère torsion du poignet durant la caresse, elle rata même mon gland dans une reprise de bouche pressée qui me fit craindre ses canines. Pascale s'en aperçut et, scrupuleuse enseignante, reprit sa démonstration par l'exemple. Elle me ressaisit et commenta : « Maintiens-lui bien les couilles en tenant la base, là, avec ta main gauche. Tu lui fais comme un socle solide, tu contrôles l'angle de la tension comme ça. Ta main droite doit prendre de la peau pour pouvoir être à l'aise dans la masturbation. Tu vois, quand le bout se découvre à la descente, tu le gobes ! ». Ce qu'elle fit avec dextérité, me rappelant soudain une maîtresse camerounaise que je pensais avoir oubliée et dont la boulimie suceuse était, en bien des points, comparable à celle de Pascale. Laurence tenta de bien faire puis, lasse d'apprendre, revint à sa façon bien à elle, un jeu moins profond mais d'autant plus agréable qu'elle y prenait un évident plaisir.

Le duo des dames ranima Sibylle. Elle se leva et déplaça la table basse. Elle disposa des coussins et entreprit de m'allonger sur le tapis, au centre de la pièce. Ses deux amies comprirent la manœuvre et s'interrompirent un bref instant pour me disposer à leur guise. Lorsqu'elles s'en retournèrent à leur bel ouvrage, le contact de leurs six mains et de leurs trois bouches sur les morceaux choisis de mon corps me fit tant bander que je sentis battre le sang dans les veines de ma verge.

Dieu, qu'elles étaient habiles :

Trois femmes, totalement femmes, désireuses de ma virilité, qui m'encourageaient à être homme, tendu pour elles. Trois prêtresses improvisant un autel en glissant sous mes fesses deux coussins qui cambraient mes reins. Ces trois délicates m'emprisonnaient les jambes pour mieux me faire leur...

Dieu, que vivre me fut bon !

Alors que j'étais écartelé, mon cône droit comme un "i", elles vouèrent à ma queue le plus beau culte que j'eus pu rêver, elles me léchèrent à trois, se mêlèrent les langues avec avidité le long de mon paradigme tentateur, n'oublièrent d'humecter aucun millimètre carré de mon bas ventre. Puis, les trois drôlesses arc-boutées sur mon pilier, s'entrouvrirent, lèvres tendues, langues à peine sorties pour humidifier les lèvres. Ces trois gargouilles formaient un triangle parfait et ressemblaient, avec leurs croupes tendues, à des gazelles assoiffées venues s'abreuver à un unique point d'eau. Leurs mimiques mêmes évoquaient l'âpreté de la soif à l'approche de la source.

Je ne sais quelle main vint imprimer à mon axe ce mouvement circulaire qui fit parcourir à mon gland un allégorique tournoiement où chaque bouche, à peine visitée, était aussitôt abandonnée pour une autre, puis la suivante avant d'être effleurée encore. Je ne sais qui des trois eut cette initiative, mais je lui adresse ici mon plus profond salut, l'assure de mon plus ébloui respect car l'idée fut grandiose. Ma bite se pâme encore parfois à la seule évocation de ce triple embrassement qui m'avait fait devenir un ange. Un ange ô combien sexué !

Je ne sais comment cette régalade-là prit fin, je me souviens simplement qu'une autre scène, d'une subtile différence, la remplaça : Pascale vint me chevaucher en prenant soin de ne laisser à mon dard que le loisir de parcourir sa vulve encore pudiquement parée des dentelles gris perle de sa petite culotte. Le tissu s'acharnait à rendre l'accès de son centre délicat. La peau luisante de mon gland avait tout loisir de parcourir l'intimité de la dame sans jamais pouvoir y

pénétrer. Sibylle s'occupa de me masturber en caressant dans un même geste l'entrée de ma cavalière tandis que Laurence me gobait déjà les couilles en les faisant rouler dans sa bouche, entretenant cette tension extrême qui me permettait de jouer avec l'agaçante lingerie fine.

Les grandes lèvres glabres de l'équilibriste m'offraient un passage royal vers une humidité que des milliers de petits poils naissants défendaient de surcroît. Pénétrer Pascale devint impérieux et tant d'impétuosité m'exaltait car, bien plus que les frottements répétés le long de sa fente largement offerte ; bien plus que l'humidité chaude de leurs désirs communs ; bien plus que la beauté ludique de leurs trois corps affairés dans des positions d'un érotisme cru ; plus encore que leurs gémissements ou que l'expression alternativement avide ou abandonné de leurs regards ; bien plus donc que le bénéfice exclusif d'une situation somme toute exceptionnelle, c'était sentir ma bite tendue qui me réjouissait. Je bandais dur à en avoir presque mal et cette bandaison me rendait heureux au-delà de toute expression : j'étais en vit ! Mon sexe gonflait sous la pression d'un orgasme imminent que je m'ingéniais à repousser dans l'unique but de me maintenir en cet endroit précis où j'existe pleinement, au bord de l'éjaculation.

Pour la énième fois de mon existence, éjaculer me fut, ce soir-là, un dilemme ! Tant il est vrai que me résoudre à cette impérieuse conclusion de mes efforts me désole dans la mesure où il s'agit, justement, d'une conclusion. J'aime tant bander, sentir le désir parcourir ma tige et gonfler mon gland ; j'aime tant pousser la raideur de mon membre à la rencontre des exigences de mes partenaires que toute interruption, fut-ce celle de mon propre plaisir, m'insupporte. Je jouissais tellement de la situation que d'éjaculation il ne pouvait être question. J'inclinai mon bassin de droite et de gauche pour échapper à certaines caresses par trop délicieuses.

La paume de Sibylle parcourait ma courbure en faisant remonter la peau de mon prépuce contre le renflement de mon extrémité que, subrepticement, elle

recouvrait pour mieux la découvrir ; cette peau fragile devint violette de sang sous pression. Apparition/disparition cadencée tantôt rapide, tantôt lente, cette rhapsodie branleuse eut tôt fait d'irriter le délicat épiderme. Je souffrais le martyr lorsque la grâce m'apparut sous la forme d'une bouche qui m'humecta l'engin comme on huile un mécanisme. Survint alors une autre main curieuse de ma consistance. Elles me branlèrent encore à tour de rôle en un manège fait de rythmes variés. Je suffoquais de tant d'attentions alors qu'elles s'excitaient toutes trois de la durée de ma montée orgasmique.

Branlé !

Sucé !

Astiqué !

Humecté !

Saisi !

Léché !

Lâché !

Repris !

Alternativement par l'une ou l'autre, je m'envolais presque, le souffle souvent trop court, le halètement parfois suppliant tellement c'était bon ! Je me régalais ! J'étais régalaide !

Les mots leur traversaient la bouche avant que de leur traverser l'esprit. C'était, d'ailleurs, l'inadvertance d'un vocabulaire retenu qui donnait tant d'élan aux vocables. Les mots "astiquer", "prendre", "avalier", "venir" et d'autres encore ornèrent, dans un premier temps, mon paysage sonore de commentaires approbateurs qu'une écoute objective aurait presque pu qualifier de propos châtiés voire chastes ; mais le ton de chaque parole, la teneur des inspirations ornaient chaque syllabe d'un contenu autrement plus érotique que le vocabulaire souvent considéré comme approprié.

D'ailleurs, ce langage intelligible fit vite place à des onomatopées, des sifflements sucés, des cris susurrés, des spasmes psalmodiés, des bruits de bouche, de chair, de peau... Ce fut Sibylle qui réclama en premier,

- Tu vas jouir, oui !
- ... Non ! Pas déjà ! M'imposai-je.

« J'ai envie de te voir jouir ! Je veux ton jet ! ». Exigea-t-elle en joignant le geste à la parole, elle assura sa prise et meurtrit ma fierté avec encore plus de vigueur, un geste effréné qui me fit presque crier tant la vague de plaisir qui me parcourut fut puissante. Chaque aller-retour de sa main entretenait un bruit de succion. « Tu vas lâcher ta crème, mon salaud ! », dit-elle avec ce ton nouveau qui trahissait soudain la violence de l'affrontement.

Une forte odeur de sexe baignait l'endroit. Sa poitrine s'agitait sous les saccades de son mouvement de bras, elle mordait ses lèvres en fixant mon masculin singulier de ses pupilles brillantes alors que ses deux amies l'encourageaient. Elle lâcha prise pourtant, essoufflée. Laurence me ressaisit illico puis m'avala. L'humidité me fit du bien, un court instant... Sa langue vint à la rencontre de mes muqueuses meurtries et ne calmèrent l'échauffement que pour mieux m'exciter encore. Je fus parcouru de nouveaux spasmes. Ce scénario se répéta mais, bon public, je ne me lassais d'aucune répétition, je débusquais toujours quelque innovation dans le recommencement.

Je crois même me souvenir que, dans l'excitation, Laurence planta subrepticement ses canines dans le milieu de ma longueur comme pour croquer un épi de maïs. Elle fut surprise de son propre geste si franchement animal. Elle se ressaisit rapidement, mais j'entendis l'air siffler entre ses dents tant se réfréner lui coûtait !

Les trois femmes attaquèrent mon turgescent endolori comme si lui faire cracher le morceau devenait pour chacune une affaire d'honneur. Leur belle

unanimité avait décidé de me voir émettre... Je luttai contre des tempêtes, des raz de marée de sollicitude.

Laurence se cala entre mes jambes et offrit à mon douloureux le mitan de ses seins dont l'abondance charnelle permettait largement cette gymnastique. Je perçus cette peau douce enveloppant ma longueur comme un havre de paix. Sibylle vint s'accroupir derrière moi et cala mon crâne entre ses jambes, son pubis m'offrant un dossier d'autant plus confortable que les fragrances de son linge de corps largement baigné de cyprine charmèrent mes narines.

Je ne voulais toujours pas éjaculer.

Je voulais que cet instant ne s'arrête jamais.

Sibylle se pencha sur moi et me dit, « donne-moi tes yeux ! ». Nous nous fixâmes, comme rivés à nos pupilles. Ce nouvel aspect de la relation avec la Femme triptyque me transporta dans un monde étrangement plus vaste que celui des épidermes ; un monde étonnement complémentaire : Un courant partait de mon exigeant le long de mon dos et ressortait par les yeux pour être absorbé par ceux de la jeune femme.

J'exultais.

Je voulais être sucé, branlé, caressé, regardé ainsi jusqu'à la fin des temps ; ou alors qu'elles me laissent, qu'elles déclarent forfait et que mon cher désir perdure des jours et des jours... Que jamais la conclusion n'arrive.

Ce fut un vœu pieux !

C'était devenu une affaire d'Etat et Pascale décida d'employer les grands moyens, le nerf de la guerre !

Elle venait de s'absenter du côté de ses affaires et en revint, tenant quelque chose à la main. « Laissez-moi faire ! », dit-elle. Laurence et Sibylle abandonnèrent leurs positions pour se tenir à mes côtés alors que Pascale se postait dans cet espace de vis à vis des plus stratégiques, mon entrejambes. Elle regarda ma virilité avec un petit sourire - narquois à n'en point douter - puis fit

remonter son regard jusque dans le mien. « Tu es une pute François ! », récapitula-t-elle. Elle me montra ce qu'elle était allée chercher, il s'agissait d'un chèque honoré de son paraphe... « En tant que cliente, je t'ordonne de jouir ! ». Elle me tendit le titre de paiement, me laissa me redresser pour mieux voir l'inscription du libellé, *François*... Aucun nom propre, aucune somme n'était indiquée ! Un chèque en blanc ! Vierge !

Diabole !

L'érotisme tentateur du paiement m'apparut alors dans toute son évidence ! Cette femme ne manquait pas de finesse d'esprit : ce geste saugrenu brisa certainement quelques défenses ; elle profita de mon trouble et saisit l'enjeu de nos chamailleries de sa main droite tandis que la gauche tenait encore le rectangle de papier.

- Tu es une pute, François ! Jouis !
- Jouis ! Reprit Laurence.
- Allez, putain de toi ! Renchérit Sibylle.

Elles se remirent toutes trois de la partie et une formidable vague de volupté tendue me parcourut à nouveau alors qu'elles me scandaient en chœur, « Jouis, putain, jouis, tu es payé pour ça ! ». Pascale déposa même sur mon plexus son cupide don.

L'estocade était portée !

Illico, ce premier denier du cul m'extorqua un jet de sperme. Mon liquide séminal décrivit des paraboles de gouttelettes au-dessus de la mêlée et, alors qu'elles me nommaient, me désignaient de tous les synonymes de ma nouvelle profession, mon sperme se répandit suivant l'axe qu'elles donnèrent à mon goupillon ; les drôlesses me baptisaient avec ma propre semence, elles me nommaient en chœur. Je me reconnus dans leurs mots. J'accusai réception en hurlant en retour comme un goret qu'on égorge. Ma petite vie retomba en

gouttes épaisses sur mon torse, atteignant même le titre bancaire à l'endroit précis où doit être inscrite, d'ordinaire, la somme due.

Elles eurent la délicatesse de me laisser crier tout mon saoul.

En totale extase, je leur adressai à toutes et à chacune un profond remerciement muet.

Elles m'avaient fait accoucher avec brio de ma nature putassière.

Mon intronisation

J'ai le souvenir de l'attention apaisée qu'exprimaient les gestes que nous échangeâmes eurent au moment où nous nous douchâmes puis nous rhabillâmes. Nous étions comme baignés par la conscience diffuse que quelque chose de solennel venait de s'accomplir. Nos gestes se succédèrent posément dans un silence profond lorsque, tous les quatre, rendîmes aux lieux un aspect si sage.

Puis nous nous séparâmes avec politesse sans regret ni remord parasites.

La vie continuait simplement son cours.

§§§§

De retour dans ma garçonnière, je ne pus trouver le sommeil. Il se perdait dans des images qui revenaient me charmer l'entrejambe. J'avais bien jouis mais souffrais d'avoir été si longuement usiné. Tout se paie en ce bas monde...

A propos de paiement, le chèque de Pascale trônait bien là, à portée de main, posé à plat sur mon petit bureau. Tout se paye mais à quel prix ? J'en vins naturellement à songer à la somme que j'inscrirais sur le titre bancaire. Je me voyais aller le remettre aux caisses sociales afin d'éponger mon passif. L'idée de renflouer le déficit de la santé publique grâce à consistance salutaire de mon nœud m'amusa... Mais cette dette-là étant, de toute façon, trop importante, j'oubliai vite cette tentation.

Combien allais-je marquer ? Quelle somme ?

Tout le plaisir ayant été pour moi, aucune somme ne pouvait me satisfaire. L'endosser dans une banque du sperme me parut la seule issue possible... L'idée me fit sourire et c'est ce sourire-là qui me rendit l'objet attachant, je le gardai donc comme relique.

Cette attitude fétichiste m'étonna (je ne suis pas coutumier des gris-gris), mais voilà, ce chèque faisait de moi un arroseur arrosé, je commençais déjà à me prendre à mon propre jeu et, à dire vrai, je me demande si je n'ai pas fait cela toute ma vie ; je me demande si ce n'est pas cela, vivre.

Bien sûr, par-delà la jouissance que j'avais ressentie, par-delà le plaisir et même la certitude d'avoir vécu un moment exceptionnel, je ne pus m'empêcher de songer à tout ce que mon nouveau comportement signifiait : j'étais en pleine mutation. Je ressentais une véritable excitation à cette idée. Je m'ouvrais à un univers nouveau, vaste... j'étais un pionnier dans une variante du plus vieux métier du monde, j'innovais par rapport au milieu dans lequel je vivais comme peut le faire un mutant. Avec tort ou raison, je me disais qu'être un vrai prostitué pour femmes ne pouvait sans doute s'envisager dans un autre lieu qu'en cette vieille Europe en cette fin de millénaire ; vieille Europe qui offrait un creuset culturel solide doublé, depuis plus d'une génération, d'une large remise en question de ce même acquis.

Organiser ma nouvelle vie de pute me prit peu de temps, dès le lendemain j'équipai mon appartement d'une seconde ligne téléphonique en liste rouge, j'installai un répondeur-enregistreur et commandai des cartes commerciales simples, rouge-sang sur fond blanc-crème, sur lesquelles n'apparaissaient que mon nouveau numéro de téléphone et mon deuxième prénom : Xavier. Je fis cela sur un coup de tête chez l'imprimeur, histoire de brouiller quelques pistes vis-à-vis des autres ou de moi-même ; je ne sais toujours pas qui je voulais tromper en agissant ainsi... L'important étant que l'histoire m'amusa sur le coup.

Ainsi paré, je n'avais plus qu'à attendre la suite des événements en évitant la tentation de les précipiter...

Pour tout dire, j'avais le paf patraque.

Laurence m'appela 48 heures plus tard en riant déjà au bout du fil.

- Eh bé, me dit-elle, mon salaud, t'as pas perdu ta soirée l'autre fois !
- Comment vas-tu Laurence ?
- Très bien, figure-toi que j'ai revu les copines...
- Ah !

- On a bien rigolé ! Elles m'ont demandé si elles pouvaient te contacter quelque part. Sibylle veut connaître tes tarifs ! Mais dis-moi, François, tu fais vraiment la pute où c'est encore un de tes subterfuges de dragueur opportuniste ?
- C'est la pure vérité ! Ne mentis-je plus tout à fait.
- Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé avant ?
- Parce que tu es une amie. Je ne voulais pas te choquer. Tu te serais cru redevable de quelque chose pour toutes les fois où tu t'envoies en l'air à l'œil.
- Pas du tout, prétentieux que tu es ! Manquerait plus que je me sente redevable ! Ou tu me connais mal ou tu cherches à noyer le poisson, dit-elle, mais bon ! Je voulais te demander si je pouvais leur donner ton numéro de téléphone.
- J'en ai un spécial pour mes clientes.
- Sans rire ?

Je lui donnais mes nouvelles coordonnées en lui recommandant également de ne plus me nommer que Xavier devant ses amies.

- Ah ah ! Me promet-elle.

§§§§

Sibylle me rappela le soir même. Nous prîmes rendez-vous dans un petit bar du vieux port. Elle était déjà là lorsque j'arrivai. Nous nous saluâmes, le garçon vint prendre ma commande et revint me servir ; durant ce laps de temps Sibylle et moi échangeâmes des propos insignifiants, puis, continuant d'une voix plus basse, elle me dit :

- Bon, ça m'a bien plu la dernière fois et j'ai réfléchi... Je dois dire que tes arguments sont convaincants... Un mec ça coûte cher en fait, c'est vrai, faut s'habiller, lui plaire si on veut le garder ; il y a toujours des crises de jalousie et le bazar ! C'est rigolo un temps et puis ça fait chier quand ça

s'éternise ou quand ça s'arrête. Ça fait même inutilement mal. Je reconnais que je me tape des types pas drôles simplement parce que ça me gratte. Avec toi ça serait pratique au fond ! Alors j'ai une question à te poser, combien ça coûte ?

- Tout dépend de ce que tu veux !
- Je suis simple, le genre petite baise bien vigoureuse histoire de me remettre le sensuel en place quand ça me démange de trop. La prestation de base, quoi ! Je suis pas riche à million et j'ai des désirs plutôt champêtres.
- Te faire lécher pendant tes règles, c'est ce que tu nommes un désir champêtre ? Lui demandai-je.
- C'est du petit phantasme prolo, reconnais-le ! Une façon de conjurer le dégoût des mecs... Eux adorent se faire sucer et n'ont pas de jours ouvrables, tu vois ce que je veux dire ? J'avais envie de ça depuis longtemps, tu me l'as donné, c'était super, ça veut pas dire que je bloque là-dessus.
- Hmm !
- Alors, combien ?
- Je n'ai pas de tarif syndical, répondis-je. Je suis gratuit la première fois pour que ce genre d'évaluation se fasse à deux... Aussi te retournerai-je la question, à combien évalues-tu ton désir ?
- Oh oh, tu me déçois là ! T'es qui pour me la jouer *loi du marché* ? Je me renseigne sur tes tarifs horaires et tu réponds offre et demande... Je rêve là !

Elle se renfrogna.

J'ai donc merdé dans ma première négociation parce que j'appliquais des recettes d'antiquaire. Je voulais faire monter les enchères mais avais oublié un principe essentiel dans ce genre de transaction, connaître mon prix plancher

avant de parler. Me surévaluer risquait de me faire perdre ma clientèle qui me traiterait de prétentieux ; me sous-évaluer m'enlèverait toute crédibilité. En fait j'ai tâté le terrain pour savoir quoi dire,

- Mille balles la soirée ! Ai-je annoncé.
- Correct !... C'est la somme que tu as inscrite sur le chèque de Pascale l'autre soir ? Faire un chèque en blanc à un putain, elle est barge !
- Tu te montres indiscreète, Sibylle ! Ce que j'ai pu faire de ce chèque ne regarde personne d'autre que ton amie et moi !
- Secret professionnel ?
- Oui, on peut appeler ça comme ça. Je suis discret autant par nécessité que par principe !
- Parole d'homme ? Me moucha-t-elle.

La garce me cherchait, elle riait sous cape, se moquait en catimini.

- Parole de putain ! Rétorquai-je.
- ... C'est peut-être plus sûr au fond ! Finit-elle par admettre... Je suppose que je peux parler de toi à mes copines, tu n'y vois pas d'inconvénients... Bien sûr !
- C'est mon métier, dis-je simplement.

Je me levai, lui laissai une carte de visite en lui expliquant pourquoi le prénom qui y figurait n'était pas celui sous lequel elle me connaissait (« ruse de guerre », dis-je), payai l'addition et disparus dans les ruelles bastiaises sans prendre rendez-vous. A elle de rappeler quand ça la gratterait.

§§§§

Le téléphone sonna le soir même, aux environs de vingt heures. Je fus persuadé qu'il s'agissait de Sibylle et me trompai. C'était une voix inconnue, une voix féminine aux consonances enveloppantes. J'imaginai une femme plutôt jeune aux formes très arrondies.

- Monsieur Xavier ?

- Oui !
- Je suis une amie de Sibylle, Annie !

Son prénom m'évoqua tout de suite la chanson de Gainsbourg, "les sucettes à l'anis". La suite des événements me prouva que cette relation fut prémonitoire. (Le prémonitoire ne se révèle-t-il pas toujours à posteriori ?)

- ... Je vous écoute !
- Elle m'a parlé de votre, disons, disponibilité...
- ... Oui.
- Vous êtes disponible ?
- Certainement...
- Je veux dire, ce soir !
- A quelle heure ? Demandai-je.
- Eh bien, je ne sais pas... Maintenant ! Se hasarda la voix.
- Pour la nuit ?
- Ah... La durée... Oui... Pour un certain temps... Heu... La soirée... Ça dépend...
- Je vois... Où voulez-vous que nous nous retrouvions ?
- Elle me donna un rendez-vous dans un bar de la place St Nicolas.
- Comment vous reconnaîtreai-je ? Lui demandai-je.
- Oh... Eh bien... Je porte une tenue très classique... Une petite robe imprimée... Assez décolletée... Je lirai Cosmo et vous guetterai en terrasse... Sibylle m'a fait une description de vous que j'espère fidèle ; elle est très observatrice...
- A tout de suite, donc... Conclus-je.

Lorsque j'arrivai sur la place, je la repérai de loin. Elle avait un embonpoint évident et plutôt gracieux. Sa corpulence cadrait bien avec sa voix. Elle me sourit dès qu'elle me vit arriver et me proposa de la suivre. Nous nous dirigeâmes vers le Cours Paoli et entrâmes dans un petit appartement. Elle

m'indiqua une chaise et dès que nous fûmes installés, fouilla dans son porte-monnaie pour en sortir deux billets de 500 francs tout neuf qu'elle s'empressa de me tendre en disant, fébrile, « Je voulais vous rencontrer pour quelque chose de spécial ! ».

- Rares sont les femmes qui font appel à mes services pour quelque chose de banal, dis-je négligeant les billets tendus, et si Sibylle vous a parlé de moi, vous savez que, la première fois, je n'accepte pas d'argent.
- Je sais, répliqua-t-elle, mais comme je ne veux pas qu'il y ait de deuxième fois... Prenez... Je préfère payer parce que... Vous comprenez... Je suis amoureuse, et...

A ce mot là, preste, je pris les coupures de monnaie...

- Je vous écoute ?
- Je... c'est un peu délicat... J'aime un homme plutôt beau et qui... enfin, je voudrais le garder... le satisfaire pour qu'il me l'attache... et je sais que vous aimez (par vous, je veux dire les hommes), vous aimez qu'on vous... dans la bouche... qu'on vous prenne, là... Dit-elle en montrant sa dentition proprette. Et je n'ai jamais appris... je ne sais pas comment faire... je suis maladroite... alors si je pouvais... enfin, si vous pouviez...
- Vous apprendre à sucer !
- ... Vous appelez un chat un chat... mais c'est cela ! Rougit-elle.
- Bien ! Vous me dites être maladroite, donc vous avez déjà essayé !
- Oui !... Enfin, j'ai essayé de faire une fellation mais j'ai bien vu que je m'y prenais mal...
- Comment vous y prenez-vous ?
- C'est juste que je ne sais pas que faire avec le... la...
- Aimez-vous le sexe... Je veux dire, aimez-vous faire l'amour ?
- J'aime la tendresse !... Surtout...

Son cas me parut soudain désespéré.

- Bien, passons à la pratique ! Avez-vous une préférence sur la façon de nous mettre en situation ? Voulez-vous que l'on se déshabille totalement ?
- Non, non ! Je ne crois pas...
- Que nous allions dans la chambre ?
- Non plus, non... Je veux garder la chambre pure pour lui... ici... C'est très bien, ici...
- Soit ! Sortez mon sexe de mon jean ! Dis-je en lui indiquant ma braguette.

Elle eut un bref instant d'affolement, « Là, comme ça ? », protesta-t-elle. Puis, conciliante, rassembla son courage et s'exécuta. Elle baissa mon pantalon avec des gestes d'infirmière fatiguée et dégagea mon membre d'une main moite. Sa prise fut molle, si soucieuse de ne pas blesser qu'elle se situait à dix mille bornes du moindre érotisme : les façons d'une mère faisant uriner son bambin. Je ne bandais pas. C'était peut-être mieux au fond, une érection triomphante eut pu l'achever.

La présence, dans ma poche, des billets caca d'oie à l'effigie de Pascal, ranima un intérêt tout professionnel : je n'étais pas là pour mon plaisir, j'avais été rémunéré d'avance pour remplir une mission. Je m'installai confortablement sur un fauteuil de cuir puis, très didactique, lui enjoignis de me branler un chouia. Piètre pougnette faite à deux doigts hésitants ; l'affaire était des plus mal engagées. Je réussis tout de même, à force de stimulation cérébrale, à donner à ma queue une consistance à peine pratique. Je sentais mon gland se reposer inutilement sur la mollesse de ma tige à chaque aller-retour masturbatoire.

- Montrez comment vous sucez ! Dis-je.

La sympathique Annie se pencha sur ma chose sortie avec une volonté évidente de bien faire et de bien apprendre... par amour d'un autre... Cette femme ne semblait pas pouvoir agir avec d'autre motivation que l'Amour. Ce n'était pas le plaisir qui la guidait, c'était un grand projet de foyer harmonieux et d'enfantement méritoire. Elle voulait donner du plaisir, se donner elle-même, se

sacrifier tout entière dans l'unique but de fonder un foyer dans lequel elle pourrait trouver la justification de sa nature toute dévouée. Elle était destinée à se faire chier sur la tête par son mari, sa progéniture comme par ses employeurs, ses amis, voisins et connaissances.

Elle ne me suçait pas, elle emprisonnait mon gland dans l'humidité de sa bouche et aspirait... C'était tout... Je ne pus la laisser faire trop longtemps, je commençai à avoir mal au bout. Je sentais venir le bleu douloureux en pleine extrémité.

- Non, l'arrêterai-je, faut pas aspirer comme ça, ça fait mal...
- Ah bon ! Pourtant, je suce !
- Une queue, c'est pas un os à moelle ! Considérez plutôt la chose comme une glace, sans y mettre de coup de dent s'entend ! Sucez-la ! Léchez-la ! Faites connaissance !
- Bien, ne m'en veuillez pas, c'est compliqué pour une femme !

Une femme, une femme... Que savait-elle des femmes ? Une vraie femme trouvait naturellement le rythme et la posture adéquate sans pour autant avoir besoin de méthode *Assimil*, elle savait d'instinct... Qu'est-ce qu'elle croyait cette idiote, que la pipe devrait s'enseigner à l'école primaire... Elle m'énervait.

- Faut laisser glisser le membre dans votre bouche comme s'il était dans votre vagin... Dîtes-vous bien que la sexualité masculine est la simplicité même. Le sexe de l'homme est conçu pour pénétrer, vous en conviendrez, et la plupart des caresses qu'une bite... pardon... qu'un pénis apprécie, ne sont que la répétition sous une autre forme de la pénétration. Une fois que vous aurez compris ça, vous pourrez branler... pardon... masturber... enfin caresser, si vous préférez, le sexe de votre partenaire sans vous poser des questions du genre « comment faut faire ? », « comment qu'on s'y prend ? »... capisci ?

Elle acquiesça avec cet air soumis de la petite fille à qui l'on apprend à résoudre une équation du second degré et se remit à son difficile apprentissage. Je désespérais de voir éclore sa sensualité mais tentai tout de même de lui en donner pour son argent. Elle n'était pas brillante. Je lui fis me toucher les couilles d'une main, me parcourir la tige de l'autre en lui montrant comment faire naviguer le gland dans la bouche tout en prenant garde de ne pas heurter la peau fragile avec les incisives. Elle s'affola plusieurs fois, se crispait de m'entendre lui prodiguer tant de conseils, de directives, se jugea incapable de tout assimiler. La tâche lui parut insurmontable, elle se déclara nulle ; garder un homme était vraisemblablement au-dessus de ses forces. Elle avait des crampes à la base de la mâchoire, donnait l'impression, devant mon sexe, d'être une poule devant un couteau ou pire, une postière en fin de carrière devant un terminal d'ordinateur. La suspicion, le découragement et un dégoût apparent la défigurait, elle en voulait certainement à l'engeance masculine tout entière d'être si difficile à satisfaire, d'avoir une semence certainement simple à recueillir mais un désir si complexe à entretenir ; elle en voulait déjà à son futur de ne pas reconnaître ses efforts, tout le mal qu'elle se donnait pour son plus grand bien... Elle se posait en victime...

Je lui aurai donc appris, en deux heures de temps, les rudiments de la pipe, un ersatz de branlette, laissé entrevoir les subtilités de la cravate d'avocat. Je lui aurai donc appris à mimer l'acte, mimer l'envie, mimer la spontanéité, mimer l'amour... tout ça pour qu'elle coince dans sa chair un amant qu'elle métamorphosera en mari puis en père pour qu'enfin, jour après jour, ils puissent mimer ensemble le bonheur du couple. Je ne voyais, dans cette matrone, qu'un amas flasque de gènes prêts à tout pour se transmettre. J'estimai lui en avoir donné pour ses mille balles et la laissai méditer sur l'extraordinaire ingratitude du métier de femme.

Sûr, son si bel homme allait la battre et la cocufier, sûr ! Elle avait un destin de souffrance et d'incompréhension tout tracé. Naquit en moi un sentiment trouble qui n'était pas bien loin du mépris. Annie ne représentait-elle pas tout ce qui me débecquetait dans la nature féminine ? Elle me révulsait. Je me demandais par quelle bizarrerie de l'existence cette femelle dénuée de féminité avait pu devenir ma partenaire sexuelle... Je me rendis compte ce soir-là, après avoir rengainé mon sexe fatigué d'avoir bandé sans désir, que le métier de putain n'était vraiment pas une sinécure.

§§§§

L'ouvrage est actuellement épuisé. En attente de réédition.
Restez en contact sur mon site d'auteur : www.fxlucciani.com

A bientôt...

Table des matières

<i>Entrée en matière</i>	2
<i>Jeux, cons, fesses, queue...</i>	3
<i>Le repas</i>	12
<i>Mon baptême</i>	25
<i>Mon intronisation</i>	39
<i>Pascale (1)</i>	
<i>Laetitia (1)</i>	
<i>La vieille sartenaise</i>	
<i>Elena</i>	
<i>Pascale (2)</i>	
<i>Sibylle</i>	
<i>Les clientes bastiaises (1)</i>	
<i>Pascale (3)</i>	
<i>Les clientes bastiaises (2)</i>	
<i>Laetitia (2)</i>	
<i>Paule & Emmanuel</i>	
<i>Lesia</i>	
<i>Pascale (4)</i>	
<i>Ma quête</i>	
<i>Epilogue</i>	